



HAL
open science

**” TU CHERCHES QUELQUE CHOSE ? ”.
ETHNOGÉOGRAPHIE DE LA DRAGUE ET DES
RELATIONS SEXUELLES ENTRE HOMMES DANS
LE BOIS DE VINCENNES**

Stéphane Leroy

► **To cite this version:**

Stéphane Leroy. ” TU CHERCHES QUELQUE CHOSE ? ”. ETHNOGÉOGRAPHIE DE LA DRAGUE ET DES RELATIONS SEXUELLES ENTRE HOMMES DANS LE BOIS DE VINCENNES. Géographie et cultures, 2012, 83, pp.51-67. hal-00786636

HAL Id: hal-00786636

<https://hal.science/hal-00786636>

Submitted on 9 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« TU CHERCHES QUELQUE CHOSE ? ».
ETHNOGÉOGRAPHIE DE LA DRAGUE ET DES RELATIONS SEXUELLES
ENTRE HOMMES DANS LE BOIS DE VINCENNES

Stéphane Leroy

EA 3482 Lab'Urba
Université Paris-Est Créteil
stephane.leroy@u-pec.fr

*Les lieux de drague fonctionnaient
comme des écoles de la vie gay*
Didier Éribon¹

Beaucoup a été écrit sur l'importance de la sexualité dans le mode de vie des gays², sexualité entendue comme validation d'une identité sexuelle spécifique, mais non figée, et comme réalisation d'actes sexuels avec des partenaires multiples (Binnie, 2004). Si en contestant l'hétéronormativité de l'espace public par diverses manifestations et performances ou en s'appropriant des espaces publics et privés, les populations homosexuelles gagnent en visibilité et consolident leurs identités individuelle et collective (Leroy, 2009), pour certains gays l'espace, notamment urbain, est aussi une vaste zone de « chasse » et celui qui y déambule est sans cesse à l'affût des possibilités de rencontre. Ainsi, David Bell (2001) avance que n'importe quel endroit dans la ville est potentiellement une zone érogène. Il parle de « *random nooks* »³ (Bell, 2001, p. 90) pour signifier que les lieux de rencontre sont aléatoires et mouvants, se créant au gré des opportunités, et qu'en définitive, n'importe quel lieu peut devenir un lieu de drague chargé d'érotisme, même de manière éphémère. L'écrivain Guy Hocquenghem (1980) avait déjà évoqué l'importance de la drague homosexuelle dans les rues des grandes villes.

Toutefois, plusieurs lieux publics et semi-publics dans les villes, surtout les plus grandes, ont historiquement la réputation d'être des lieux de drague homosexuelle et

¹ *Retour à Reims*, 2009, p. 215.

² Pour une définition du terme de gay et une explication de sa différence avec celui d'homosexuel, voir Leroy, 2009. De plus, je ne développe pas ici les différences entre les modes de vie gays et lesbiens, notamment le rapport à la sexualité.

³ On pourrait traduire cette expression par « recoin de hasard (ou fortuit) ».

d'interactions sexuelles anonymes : gares, toilettes publiques, quais, parcs, cimetières, chantiers abandonnés, etc. La plupart sont donc partagés entre plusieurs usages, ce qui explique le volume et les temporalités (diurne/nocturne) variables de leur fréquentation⁴. Si certains ont perdu au fil des années leur qualité de lieux de rencontre, d'autres ont émergé en fonction des opportunités, de l'évolution du tissu urbain et de la répression policière. Malgré la diffusion des établissements commerciaux à caractère sexuel (*cruising bars*, saunas, cinémas pornographiques, hôtels-clubs spécialisés, etc.) et des sites de rencontre sur l'Internet, ce type de lieux tend à perdurer dans les villes et leurs alentours. Il existe aussi des lieux de drague homosexuelle extérieurs en dehors des espaces urbanisés : dans les arrière-pages (Jaurand, 2005), à la campagne (Gaissad, 2006) ou sur des aires d'autoroute (van Lieshout, 1997) notamment. Il faut préciser que leur appropriation et leur utilisation à des fins sexuelles est une pratique uniquement masculine. Ainsi, à l'instar d'autres espaces masculins hétéronormés/normatifs, ces lieux de drague peuvent être considérés comme des lieux de construction du masculin.

Ces lieux publics sont peut-être des objets d'étude « exotiques » voire obscènes pour nombre d'hétérosexuels, mais ils sont sans conteste des objets géographiques et un matériau de choix pour le géographe, car la sexualité a fondamentalement une dimension spatiale, ne serait-ce que par le rôle joué par la distance, comme l'espace a une dimension sexuelle, (cette sexualisation relevant autant de la domination masculine que de l'hégémonie hétérosexuelle), et parce qu'ils sont sans cesse en recomposition, du fait de pratiques et de représentations spatiales qui se renouvellent. De plus, ces lieux nés de pratiques interdites défient la norme hétérosexuelle qui façonne et contrôle les espaces publics. Le Bois de Vincennes, vaste espace de détente et de loisirs situé au sud-est de Paris, facilement accessible en voiture ou en transports en commun et donc très fréquenté par les citadins, fait historiquement partie des hauts lieux parisiens de la drague dans l'imaginaire homosexuel, à l'instar de son symétrique de l'ouest, le Bois de Boulogne. M'appuyant sur 12 ans d'enquête, je me propose de décrire et d'expliquer quelques-unes des modalités du fonctionnement du Bois de Vincennes comme espace approprié à des fins de drague entre hommes et d'interactions sexuelles anonymes, et ainsi de participer à l'écriture d'une histoire et d'une géographie des pratiques homosexuelles, voire d'une géographie du masculin.

⁴ Certains habitués de la drague dans l'espace public passent d'un lieu à un autre au cours d'une même journée, en fonction de leur fréquentation : à Paris, ils vont par exemple aller dans l'un des deux bois durant l'après-midi, puis dans le square de la Porte Dorée à la tombée de la nuit, enfin au Carrousel du Louvre jusqu'au petit matin...

Une méthodologie pour un terrain. Ethnologie ou géographie ?

Un après-midi de l'été 1996, je décidais de m'aventurer dans le Bois de Vincennes. J'avais entendu dire que dans des clairières et prairies se formaient aux beaux jours des concentrations d'hommes venus se détendre et se faire bronzer, et que dans plusieurs sous-bois, certains avaient des relations sexuelles entre eux, vérifiant l'organisation caractéristique des espaces des homosexualités, produit de « l'interpellation hétérosexuelle » (Éribon, 1999, p. 88) et de pratiques spécifiques et parfois illicites, entre visibilité/exposition et invisibilité/anonymat (Leroy, 2009). Mes motivations étaient assez floues : bronzage, observation voyeuriste de scènes de drague ou même recherche d'une interaction sexuelle anonyme ? Pour accéder à l'espace recherché, il me suffit de suivre un homme seul à l'entrée du bois, rapidement identifié comme homosexuel par un échange de regard appuyé. Comme l'a expliqué Henning Bech (1997), « *it's impossible to be homosexual without having a gaze* » (Bech, 1997, p. 108). Il me mena jusqu'à un espace découvert, bien délimité par des arbres, sur lequel des dizaines d'hommes, de tous styles et tous âges, quelques-uns nus, se prélassaient. De temps à autre, certains se levaient, se dirigeaient et s'enfonçaient vers l'un des sous-bois environnants pour n'en ressortir que plusieurs minutes après. Je découvris rapidement que nombre de ces espaces boisés étaient fréquentés à des fins d'interactions sexuelles impersonnelles. Mais même sans assister aux ébats de ces hommes entre eux, il est facile pour le promeneur de trouver les zones dans lesquelles se déroulent ces interactions sexuelles, du fait de la présence de ce que l'on pourrait appeler, empruntant le terme à la géomorphologie, des... dépôts corrélatifs (Figure 1), véritables marqueurs territoriaux de la drague. Intrigué par ce « manège » incessant et fasciné par l'organisation micro-spatiale complexe qui en résulte, je décidais d'y mener une enquête⁵.

Parmi les méthodes choisies, l'observation et l'observation participante empruntent à l'anthropologie⁶. Quant à l'entretien semi-directif, il est davantage usité en géographie. J'ai ainsi observé et interrogé entre 1996 et 2008 des centaines d'hommes⁷ qui fréquentent le bois pour faire des rencontres et avoir des relations sexuelles anonymes⁸. L'observation n'était pas toujours statique ; la flânerie,

⁵ Le format de cet article et le choix de privilégier une approche ethnographique ne me permettent pas de détailler les nombreux résultats statistiques et cartographiques obtenus et qui feront l'objet d'une prochaine publication.

⁶ À la suite de Jean Copans (2008), anthropologie et ethnologie sont considérées comme synonymes.

⁷ Dans les retranscriptions d'entretiens qui suivent, tous les prénoms ont été changés. De même, j'ai choisi de ne pas publier de photographies des dragueurs observés et/ou rencontrés.

⁸ Pour des raisons pratiques, je n'ai enquêté que la journée et jusqu'en début de soirée. Mes différents interlocuteurs m'ont confirmé que la drague et la réalisation d'actes sexuels se

faussement aléatoire et désintéressée (également très utilisée par les dragueurs), conceptualisée par Emmanuel Redoutey (2009) comme une observation passante, a également été utilisée. L'observation participante peut paraître subversive quand il s'agit de sexualité. Pourtant il s'agit moins d'un comportement déviant et peu scientifique que d'un outil indispensable (le seul possible ?) pour faire corps avec un objet délicat à appréhender et essayer de comprendre ses motivations. Il paraît difficile d'observer sans participer, à moins de passer pour un élément perturbateur et même un voyeur. De même, la relation d'intimité éphémère instaurée avec les enquêtés permet plus facilement de libérer leur parole et ainsi d'obtenir des informations inaccessibles par d'autres méthodes, voire d'envisager de renouveler l'entretien plusieurs mois ou années après⁹. Aussi, elle apparaît comme la meilleure solution méthodologique pour accéder aux pratiques et essayer de comprendre ce que les individus pensent être en train de faire quand ils agissent, même si on peut discuter de sa totale objectivité¹⁰. L'investissement étant fort, prolongé et touchant à l'intime, on pourrait d'ailleurs plutôt parler de participation observante (Soulé, 2007). De fait, l'expérience, le vécu et les pratiques des hommes enquêtés ne peuvent que difficilement être appréhendés, et encore moins partagés, par un chercheur ayant une expérience, un vécu et des pratiques différents (Geertz, 1984). Le terrain et l'objet peuvent paraître très anxiogènes aux chercheurs hétérosexuels et/ou féminins.



Figure 1 : Les empreintes du plaisir... Étuis de gel lubrifiant et de préservatif dans le Bois de Vincennes (crédit : S.Leroy, 2004)

poursuivaient la nuit, même si une bonne partie de la fréquentation se rapproche des espaces urbanisés et du métro en se déplaçant vers le square de la Croix Rouge près de la Porte Dorée (ce que j'ai vérifié récemment).

⁹ Contrairement à Laud Humphreys, il était impensable pour moi de dissimuler aux personnes interrogées que j'effectuais une enquête.

¹⁰ « Le problème de l'« objectivité » de ces données semble, et ce n'est pas le moindre de leur avantage, difficile à saisir. L'ethnographe est au premier plan de ces observations : c'est non seulement lui qui observe, mais c'est surtout lui qui crée la situation observée. Ces données sont-elles pour autant subjectives ? » s'interroge Olivier Schinz (2002).

Du fait de la méthode choisie, il s'avère impossible de quantifier le nombre de dragueurs à un instant donné, forcément mobiles sur un espace assez vaste et éclaté en plusieurs secteurs. Laud Humphreys (2007), auteur d'une célèbre étude sur les relations sexuelles dans les toilettes publiques aux États-Unis fait la même remarque. En effet, « l'observation participante n'est possible que si l'anthropologue est seul » (Copans, 2008, p. 20). Mais l'aspect quantitatif n'est certainement pas le plus intéressant. En définitive, l'emprunt de ses méthodes à l'anthropologie permet l'analyse « au plus près » de l'altérité et des pratiques des minorités et de leurs constructions identitaires spécifiques. En creux, il souligne le manque d'outils performants dont dispose la géographie pour traiter d'objets originaux ayant pourtant une forte dimension spatiale. En étudiant la drague et les relations sexuelles entre hommes, à partir de séquences d'observations et d'enquêtes de terrain, fait-on encore de la géographie ? Oui, car si plusieurs analyses ont déjà été réalisées, essentiellement par des sociologues ou des anthropologues (pour la France, on peut citer Gaissad, 2000, 2006 ; Mendès-Leite et Proth, 1998 ; Mendès-Leite *et al.*, 2000 ; Proth, 2002), l'approche géographique permet d'interroger ce qui fait l'espace et non seulement ce qui se passe dans l'espace. De plus, on se propose modestement ici de dépasser les frontières disciplinaires souvent artificielles et stériles et d'esquisser une « ethnogéographie » qui remet l'individu, ses pratiques et ses représentations, au cœur du projet de l'étude des dimensions spatiales de l'organisation et de la dynamique des sociétés.

Des hommes entre eux (I) : rationalisation des pratiques et érotisation des lieux

L'un des lieux communs les plus souvent entendus à propos de la drague homosexuelle et des interactions sexuelles anonymes sur laquelle elle débouche souvent, dans l'espace public comme dans les établissements commerciaux spécialisés dans ces activités, est qu'elles génèrent un plaisir « facile », sans engagement, pour un investissement minimal. Ce sur quoi il faut surtout insister est que le sexe et les relations sexuelles avec des inconnus sont très banals dans le milieu gay. Cette sexualisation du temps et de l'espace culmine lors des déplacements touristiques (Jaurand et Leroy, 2010). Serge Kandrashov, qui narre ses expériences sexuelles dans le Bois de Boulogne au cours des années 2000, fait d'ailleurs remarquer que « même les personnes qui n'ont jamais été tentées par ce type de relation seraient surprises de savoir que pour plusieurs, qu'ils soient ou non homosexuels, un contact éphémère unisexe est aussi banal qu'une tasse de thé, aussi simple qu'une collation au bistrot, et ne mérite ni remord ni regret, ni même qu'on s'y attarde en pensée » (Kandrashov, 2010, p. 83). Le mode de vie gay est profondément marqué par cette recherche de l'économie de la relation sexuelle du

fait de l'invisibilisation voire de la répression de l'homosexualité. « L'interdit a aussi contribué à soumettre la vie homosexuelle à un calcul rationnel » rappelle Michael Pollak (1982, p. 39). Cet interdit produit et/ou transforme des espaces comme le Bois de Vincennes. Il permet un usage rationnel et gratuit du temps, minimise le risque de l'échec par la multiplication du nombre de partenaires potentiels, même si la morphologie et la taille du bois, obligeant le dragueur à se déplacer sans cesse, rendent la compétition entre hommes plus âpre et n'assurent pas la même rentabilité qu'un sauna ou un *sex-club*. Par ailleurs, celle-ci joue plus lorsqu'il faut payer.

Laurent (33 ans, interrogé en 2004) résume bien les avantages du bois :

« J'adore le sexe mais je n'ai pas trop envie de payer pour ça. Je viens au bois en début d'après-midi et je reste jusqu'au soir. Je peux arriver à baiser avec 4 ou 5 mecs, même si à la longue on rencontre toujours les mêmes. La relation ne dure pas plus de 10 à 15 minutes. Je vais aussi parfois au Bois de Verrières mais je préfère ici car c'est facilement accessible et moins grand. Je n'ai pas envie de tourner pendant des heures. Ce que j'aime aussi c'est que l'on consomme sur place sans qu'il soit nécessaire de raconter sa vie ».

Le multipartenariat, fréquent chez les homosexuels masculins, ne fonde-t-il pas socialement et culturellement l'identité gay, mais peut-être aussi la masculinité ? On ne retrouve pas dans la rencontre homosexuelle la même dissymétrie entre le « chasseur » et le « chassé » (ou plutôt la « chassée ») que dans la rencontre hétérosexuelle. Cela rend plus facile l'accès au corps de l'autre (la dissymétrie et le rapport de domination n'apparaissent qu'au moment de l'interaction sexuelle, et encore seulement si se distribuent les rôles d'actif et de passif). Les scripts sexuels, pour reprendre l'expression de J. H. Gagnon et W. S. Simon (1973), sont sensiblement toujours les mêmes. La drague a ses codes, bien connus des initiés. Elle produit dans l'espace une chorégraphie plus ou moins subtile. L'absence ou l'extrême rareté des échanges verbaux, perçus comme inutiles, du moins avant l'interaction sexuelle, est une constante (à l'inverse de la rencontre hétérosexuelle). Elle signifie le refus d'un investissement et d'un partage autre que physiques. Tout au plus, le dragueur qui prend l'initiative ose parfois un « tu cherches quelque chose ? » ou un « tu viens souvent ? ». Le tutoiement est la règle. Mais le plus souvent, la communication passe par des gestes, des signes de tête, des sourires qui expriment l'envie et c'est en définitive « l'érection [qui est le] signe de consentement » (Fassin, 2007, p. 7) et la marque du désir, généralement partagé. Cette économie des échanges verbaux comme de tous les déterminants sociaux participe de la recherche de l'anonymat, autre règle de la drague homosexuelle dans l'espace public.

Jonathan (28 ans, interrogé en 2007) l'explique :

« Le plus important pour moi est l'anonymat. Je le retrouve ici, comme dans les saunas. L'idée de baiser avec un inconnu ou même parfois plusieurs à la fois, sans parler, est très excitante. La communication passe par les regards et les gestes ».

L'anonymat est d'autant plus recherché que de nombreux dragueurs interrogés confient qu'ils mènent une vie de couple hétérosexuelle (certains gays rencontrés sont également en couple). Ils sont en moyenne plus âgés que ceux qui assument leur homosexualité. Laud Humphreys (2007) insiste également sur cette double vie que mènent de nombreux hommes qui fréquentent ces lieux de drague. On peut penser que cette pratique est nettement moins répandue chez les femmes, quelle que soit leur identité sexuelle. Si un espace comme le Bois de Vincennes est facilement accessible, ses zones de drague parfaitement connues des initiés, il assure une certaine discrétion de la relation sexuelle, supérieure à celle escomptée dans les établissements commerciaux, plus intimidants. Les hommes, souvent mariés, qui mènent cette double vie (et qui ont des profils et des motivations variés) tiennent évidemment à cette discrétion. Ils fréquentent le bois essentiellement à l'heure du déjeuner, parfois après le travail, toujours en semaine.

Fabien (45 ans, interrogé en 1999) résume bien leur pratique du bois :

« Je viens au bois 1 à 2 fois par semaine, dès qu'il fait beau, même l'hiver parfois. Je suis marié et heureux de l'être mais j'aime avoir des relations sexuelles avec des hommes. Bien sûr, je n'oserai jamais aller dans un *sex-club* ou draguer sur internet. Le bois est bien pratique pour ça. Ma femme ne le sait pas, enfin je crois. Elle pense que je suis à mon bureau mais je peux facilement m'en échapper 1 ou 2h dans la journée ».

La réalisation d'interactions sexuelles impersonnelles avec d'autres hommes par une population masculine se définissant comme hétérosexuelle illustre l'impossibilité ou le refus pour beaucoup d'individus d'assumer socialement voire psychologiquement leur désir sexuel, conduite qui renvoie au régime actantiel (Verdrager, 2007), régime dans lequel l'activité et l'identité sont nettement séparées¹¹. Comme pour les arrière-plages, et éventuellement les *sex-clubs* dont le décor évoque parfois des espaces industriels, des chantiers, etc., la qualité du lieu est très importante pour la drague et l'interaction sexuelle. Les hommes, en particulier ceux qui assument leur désir homosexuel, donnent aux espaces publics une forte charge érotique (Bell, 1997). En investissant le bois pour assouvir ce désir et en reproduisant cet investissement dans le temps, ils créent des micro-topographies

¹¹ « Dans ce régime, la qualification des personnes est suspendue, soit au niveau de l'autoqualification – où l'on refuse de se dire qu'on « est homosexuel » –, soit au niveau de l'expression publique – où l'on refuse de dire qu'on l'est » (Verdrager, 2007, pp. 177-178). C'est pourquoi, il me semble fondamental de distinguer les termes de « gay » ou « lesbienne » (identité) et d'« homosexuel(le) » (activité).

érotiques complexes, invisibles pour les non-initiés. Nombre des participants à ces jeux de l'amour et du hasard interrogés trouvent une excitation supplémentaire à avoir des relations sexuelles dans la « nature » et, débarrassés des normes et de la honte imposées de l'extérieur, le bois leur apparaît alors comme un espace édénique de liberté sexuelle qui associe les avantages de la plage et ceux de l'arrière-plage, le plaisir de l'intime et celui de l'extime. Gavin Brown (2008) explique que le désir naît de la relation subtile qui se crée entre les corps des dragueurs en mouvement et l'environnement. De plus, avoir des relations sexuelles dans des espaces publics leur apparaît beaucoup plus jouissif que dans des établissements commerciaux car les espaces publics n'ont pas été créés et aménagés pour cela.

Olivier (37 ans, interrogé en 2002) en témoigne :

« Le plus important pour moi est la qualité du lieu. Avoir des relations sexuelles dans la nature, dans l'herbe, contre un arbre, dans l'ombre, avec le bruit des oiseaux, c'est terriblement excitant. Le fait que cela soit illégal décuple cette excitation. Je trouve les bois, comme les plages très érotiques, beaucoup plus qu'un sauna ou une chambre à coucher. Quand je me promène ici, j'imagine que je vais tomber sur un mec dans chaque allée, derrière chaque arbre. Et en plus, ici on peut baiser toute la journée assez tranquillement, ce qui n'est pas possible dans les lieux de drague à l'intérieur de Paris. Si on est prêt à marcher un peu avec son partenaire, on trouve des endroits isolés et protégés des regards extérieurs ».

Comme lui, plusieurs autres enquêtés avouent que l'excitation est décuplée par la dimension transgressive de cette pratique et le risque encouru. Une connaissance fine de tous les recoins homosexuels du bois et de ce qu'il est possible d'y faire est cependant nécessaire, afin d'éviter ou au moins de minimiser le risque de rencontrer d'autres usagers ou la police. Mais l'interaction sexuelle immédiate et rapide n'est pas toujours le but des hommes interrogés ; la drague, dont on peut considérer qu'elle est « une forme de sociabilité spécifique » (Bersani, 2001, p. 111) est pour eux suffisante, surtout si elle débouche sur un échange de numéros de téléphone ou une promesse de rendez-vous. D'autres usagers insistent sur leur goût pour la dénudation intégrale, voire pour l'exhibitionnisme (comme sur la plage gay, un jeu de rôle entre voyeur et exhibitionniste peut se mettre en place). La recherche d'une relation sexuelle anonyme n'est pas la finalité première de leur présence dans le bois, même si la coprésence de corps nus en plein air, le soleil et le sentiment de liberté sont euphorisants et finissent souvent par entraîner des actes sexuels.

Arthur (23 ans, interrogé en 2001) avoue :

« J'adore me mettre à poil dans la nature, surtout avec d'autres mecs. Je suis assez exhibitionniste, et cet endroit [la réserve ornithologique] est un vrai paradis. Parfois, on se retrouve une dizaine à se mater. Je viens assez souvent, dès qu'il fait beau, surtout avant l'été pour ne pas arriver à la plage tout blanc et avec la marque du maillot. Le sexe

est un plus. Je ne le recherche pas toujours, mais quand je suis nu et que l'on me regarde je deviens vite entreprenant ».

De même, si durant la semaine la majorité de ceux qui arpentent la « zone » homosexuelle est à la recherche d'un partenaire sexuel, ceux qui viennent seulement pour passer un moment de détente sans sexe (bronzage, pique-nique, jeux divers, etc.) et qui sont très majoritairement des hommes se définissant comme gays sont les plus nombreux le week-end. Dans les deux cas, le sentiment d'appropriation d'un espace pour se retrouver entre soi est fortement répandu.

Des hommes entre eux (II) : appropriation spatiale et transgression des normes

Il me semble que l'on aurait tort de ne voir dans la drague entre hommes et les interactions sexuelles anonymes que des pratiques sans conséquence¹² et de minimiser leur rôle dans l'affirmation identitaire de ceux qui se définissent comme gays, surtout lorsque ces pratiques sont assumées et se répètent, sauf à nier que l'espace territorialisé est un vecteur de la construction de l'identité. Leurs discours sont sensiblement différents de ceux qui ne s'assument pas comme homosexuels ou se définissent comme hétérosexuels, voire bisexuels. De nombreux gays interrogés ont le sentiment qu'ils s'approprient un espace, à l'insu de la société hétérosexuelle, pour y inventer une « société secrète » régie par leurs codes et y développer une sociabilité spécifique.

Youssef (26 ans, interrogé en 2000) le confirme :

« J'ai vraiment le sentiment que cette partie du bois est à nous, qu'elle est réservée à nos jeux sexuels. J'en connais chaque parcelle. Les hétérosexuels ont suffisamment d'autres endroits pour qu'ils nous laissent notre espace. Je suis très énervé quand certains d'entre eux, souvent assez âgés et n'ayant presque aucune chance de trouver un partenaire, viennent seulement pour regarder. Il y a beaucoup de voyeurs. Mais je crois que la plupart des promeneurs, cyclistes et autres sportifs ne savent pas ce qui se passe à quelques dizaines de mètres d'eux ».

A propos du Bois de Boulogne, Serge Kandrashov note lui aussi que « personne, parmi ceux qui roulent dans leurs voitures, à côté, ne soupçonne que ce bois – que l'on pourrait croire désert et silencieux – grouille en réalité de chasseurs et de proies » (Kandrashov, 2010, p. 16). Le territoire de la drague entre hommes dans le Bois de Vincennes est polymorphe mais relativement bien borné, partagé en

¹² L'importance de l'investissement varie avec le type d'acte sexuel : « les pratiques sexuelles avec une personne du même sexe peuvent être considérées comme "anodines" si elles ne sont pas soumises au coït anal. Cette dernière pratique sexuelle malmène la certitude et l'auto-certitude de l'homme qui la désire et, a fortiori, qui passe à l'acte, surtout lorsqu'il s'agit de se faire sodomiser » (Mendès-Leite *et al.*, 2000, p. 37)

secteurs aux fonctions différentes, comme les plages gays (Jaurand, 2005) et les *cruising bars* (Mendès-Leite *et al.*, 2000) : zones de sociabilité sexuée, zones de sexualité (elles-mêmes décomposées en secteurs, notamment en fonction de l'âge des dragueurs et des actes sexuels possibles). Les nombreux habitués qui le pratiquent en ont une connaissance acérée. Pour les autres usagers, les sous-bois dans lesquels s'accomplissent les interactions sexuelles apparaissent comme des zones interdites. Ceux qui viennent s'y égarer sont forcément peu à l'aise quand ils découvrent qu'ils traversent une zone monosexuée dans laquelle des hommes solitaires flânent, un espace fortement anxiogène pour eux. Bien entendu, l'existence de secteurs homosexuels est connue de certains usagers du bois, comme en témoigne ce graffiti explicite (Figure 2).



Figure 2 : La technique de l'injure. Inscription sur un tronc d'arbre dans le Bois de Vincennes (crédit : S.Leroy, 2010)

Cette manière de s'appropriier l'espace public en y modifiant son usage courant est la seconde face, la sombre, d'une même pièce, celle des différentes stratégies pour constituer des identités individuelle et collective et pour transgresser l'hétéronormativité¹³ ; la face claire et nettement moins subversive étant la *Gay Pride*, contestation symbolique et festive de l'hétéronormativité de la rue (Leroy, 2010). Dans la préface de l'ouvrage *Le commerce des pissotières*, Eric Fassin affirme, à la suite de l'auteur Laud Humphreys, qu'il faut « penser l'homosexualité en

¹³ Narrant sa jeunesse rémoise, Didier Éribon montre l'importance des lieux de drague dans la construction d'un mode de vie gay : « Reims fut également, et en même temps, la ville où je parvins, au prix de mille et une difficultés, à me construire comme gay, c'est-à-dire, avant même de m'assumer et de me revendiquer comme tel, à vivre une vie gay. Car ce dont on essaie de se persuader qu'il vaudrait mieux ne pas l'être – un "pédé" –, on se demande en même temps, et avec beaucoup d'intensité, comment le devenir : comment rencontrer des partenaires – sexuels, amoureux –, des amis également, des gens à qui parler librement. Et l'on découvre un jour qu'il existe des lieux de drague » (Éribon, 2009, p. 209).

termes de rôles, et non d'identités : les jeux sexuels sont comme d'autres jeux, où chacun joue sa partie » (Fassin, 2007, p. 9). Et l'hétérosexualité ? Est-ce aussi un rôle ? D'où parle Eric Fassin, par ailleurs théoricien avisé de la démocratie sexuelle et de la dimension politique des sexualités ? Penser en terme d'activité (et de jeu ?!) et nier l'existence d'une identité homosexuelle, ou plutôt d'une identité gay et d'une identité lesbienne (Leroy, 2009, 2010), participent d'une offensive idéologique pernicieuse. Si l'homosexualité n'est qu'un rôle sans conséquence, il est facile aux gays et aux lesbiennes d'en changer pour devenir hétérosexuels, ce qui est bien plus confortable dans une société hétérosexiste. Eric Fassin oublie-t-il que l'ouvrage d'Humphreys a été écrit en 1970, à une époque où la plupart des homosexuels se cachaient dans le « placard » et où la culture et les mouvements gays et lesbiens, un an après les émeutes de Stonewall, étaient encore balbutiants ? Comme une réponse, Pierre Verdrager note que « se limiter à l'activité permet d'éviter, au nom du pluralisme caractérogique qui refuse qu'on "ne soit qu'homosexuel", toute montée en identité » (Verdrager, 2007, p. 183). Et Eve Kosovsky Sedgwick redoute « que les cadres théoriques permettant actuellement de s'interroger sur les origines ou le développement de l'identité gaie soient tous déjà structurés par le projet ou le fantasme occidental implicite et transindividuel visant l'annihilation de cette identité » (Kosovsky Sedgwick, 2008, p. 60).

La visibilité homosexuelle reste transgressive et certaines pratiques des gays et des lesbiennes dans l'espace public demeurent subversives pour les normes établies dans le but d'assurer la reproduction de la domination masculine et de la hiérarchie entre les sexualités. Aussi, il y a une incontestable dimension politique, et performative, à se tenir par la main dans la rue pour un couple d'hommes ou de femmes (Cattan et Leroy, 2010), à se déshabiller ou à se travestir pour subvertir les genres lors de la *Gay Pride*, à se dénuder intégralement et en toute illégalité sur certaines plages ou dans des parcs, à avoir des relations sexuelles dans l'espace public. Le corps homosexuel apparaît comme un site ou un outil de résistance à toutes les formes de domination, d'où le goût de nombreux gays pour l'exhibitionnisme et l'évidence de la relation corps-sexualité dans leur culture et leurs pratiques (Jaurand et Leroy, 2010). Par ses différentes performances, il participe de la redéfinition de la notion d'intimité et de « privacité ».

William (32 ans, interrogé en 1998) a une position nette sur cette question :

« Ma pratique des espaces publics à des fins sexuelles est clairement politique. Je refuse de payer pour baiser et j'aime bien l'idée de transgresser les normes qui organisent l'espace public. Je crois vraiment qu'il existe une *subculture* gay qui s'élabore par cette transgression. Je veux faire exploser la frontière entre public et privé, les homosexuels étant priés de rester dans les espaces privés. En plus, baiser dans la nature c'est vraiment génial, c'est un peu comme retrouver le paradis perdu ».

En toute logique, le détournement de l'usage « normal » d'un espace public comme le Bois de Vincennes est vigoureusement combattu par les forces de l'ordre, toujours présentes lors des après-midis ensoleillées du printemps et de l'été et qui m'ont avoué en 2007 « vouloir nettoyer le bois » (Figure 3). Au cours de ces années d'enquêtes, plusieurs évolutions ont été constatées : une quasi disparition de la pratique du nudisme, une fréquentation plus diffuse des dragueurs et une baisse du nombre d'actes sexuels, même si les lieux se recomposent, naissent, disparaissent, renaissent. Dragueurs et forces de police semblent engagés dans une partie de cache-cache sans fin. Ces changements sont liés à la présence croissante de la police, de plus en plus pressée de réprimer ces manifestations d'homosexualité libérée et de masculinité singulière, et à des modifications constantes de l'aménagement du bois (tonte, élagage, débroussaillage, clôture), plus nombreuses dans les secteurs homosexuels qu'ailleurs... Laurent Gaissad (2000) fait le même constat pour Marseille et Toulouse. Ainsi, la réserve ornithologique, longtemps paradis des nudistes et des adeptes de la sexualité en groupe n'est plus fréquentée le jour du fait de la réfection du grillage l'enserrant, de la pose de panneaux en interdisant l'accès et surtout des nombreux procès-verbaux dressés contre ses usagers.

Tom (47 ans, interrogé en 2007) résume ces nouvelles contraintes :

« Avant on pouvait se foutre à poil sans problème et baiser un peu partout. Mais maintenant, c'est un peu la course contre la montre. Les flics passent presque tous les jours en été et il paraît même qu'il y en a en civil... C'est clairement une répression homophobe car ils ne font rien contre les prostituées ou les échangistes hétérosexuels... On ne dérange pourtant personne. L'an dernier, je me suis fait prendre par la police. Heureusement, je ne faisais que bronzer à poil, à l'abri des regards, sauf du leur... Ils ne m'ont pas verbalisé mais m'ont demandé de me rhabiller. Quand je leur ai dit que je ne m'exhibais pas, ils m'ont répondu qu'il y avait des enfants qui passaient par là... C'est faux ! Je n'en ai jamais vu et cela fait des années que je viens ».



Figure 3 : La chasse à l' homo. Policiers à cheval dans le Bois de Vincennes (crédit : S.Leroy, 2008)

Cette répression policière contre des hommes qui enfreignent la loi en se dénudant ou en ayant des relations sexuelles dans l'espace public n'est pas le propre de Paris et de la France. Elle renvoie aux géographies contrastées des normes, notamment par rapport au corps, et de l'acceptation de l'homosexualité dans les différents pays européens. Ainsi, pendant que la police parisienne cherche à débarrasser le Bois de Vincennes de ses « indésirables », celle d'Amsterdam délimite dans les parcs publics, comme le Vondelpark notamment, des zones de drague homosexuelle et protège ceux qui les fréquentent des agressions homophobes¹⁴. Et dans certains pays du nord de l'Europe, la dénudation intégrale est permise et banale dans les parcs. A Paris, si le quartier gay est relativement toléré (car bien circonscrit), tant que ceux qui le fréquentent ne sont pas trop exubérants, si la *Gay Pride* est encouragée par des pouvoirs publics soucieux de donner une image festive et ouverte de la ville, l'homosexualité transgressive, celle qui subvertit un espace public saturé de normes, est combattue. Pour être acceptée, l'homosexualité doit être invisible dans l'espace, ou du moins rester à sa place, celle que la société hétérosexuelle lui accorde (Cattan et Leroy, 2010).

En s'appropriant de vastes zones du Bois de Vincennes pour les transformer en lieux utopiques et en défouloirs sexuels, tous ces hommes redéfinissent par leurs pratiques et leurs subjectivités les notions d'intimité et de liberté. Les pratiques illicites qui fondent ces territoires de la drague et de la sexualité dans lesquels le public et le privé coexistent, ou plutôt se télescopent et explosent, et qui sont sans cesse reconfigurés par des tactiques et des stratégies subtiles et malléables, questionnent le poids et la pérennité des normes et des interdits dans un espace public de plus en plus aseptisé. En retour, l'espace (encore en partie naturel), approprié et transformé, érotisé par les corps, produit représentations, sensations et affects. Avec la diffusion de l'épidémie de sida, le développement des établissements commerciaux plus confortables et moins dangereux, celui des sites Internet de rencontre, et l'intensité croissante de la répression policière, l'hétérotopie homosexuelle créée par des hommes en quête de plaisirs furtifs apparaît fragile et menacée. Pourtant, elle continue d'exister. Parce qu'elle participe de la construction d'une masculinité singulière, débarrassée des interdits chez des hommes de toute identité sexuelle. Parce qu'elle participe pour certains de la consolidation d'une identité gay, une manière originale d'être au monde, et contre le monde.

Bibliographie

BECH, H, 1997, *When Men Meet : Homosexuality and Modernity*, Cambridge, Polity.
BELL, D., 1997, « One-handed Geographies : An Archaeology of Public Sex », in

¹⁴ Je remercie Amandine Chapuis (Université Paris 1) de m'avoir fourni ces informations.

- G. B. Ingram, A.-M. Bouthillette et Y. Retter (dir.), *Queers in space : Communities, Public Places, Sites of Resistance*, Seattle, Bay Press, p. 81-87.
- BELL, D., 2001, « Fragments for a Queer City », in D. Bell *et al.* (dir.), *Pleasure Zones. Bodies, Cities, Spaces*, Syracuse, Syracuse University Press, p. 84-102.
- BERSANI, L., 2001, « Dragage et sociabilité », *L'Unebévvue*, n°18, p. 111-128.
- BINNIE, J., 2004, *The globalization of sexuality*, Londres, Sage.
- BROWN, G., 2008, « Ceramics, clothing and other bodies : affective geographies of homoerotic cruising encounters », *Social & Cultural Geography*, vol. 9, n°8, p. 915-932.
- CATTAN, N. et LEROY, S., 2010, « La ville négociée : les homosexuel(le)s dans l'espace public parisien », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 54, n°151, pp. 9-24.
- COPANS, J., 2008, *Introduction à l'Ethnologie et à l'Anthropologie*, Paris, Armand Colin, 2^e édition refondue.
- ÉRIBON, D., 2009, *Retour à Reims*, Paris, Fayard.
- FASSIN, E., 2007, « Préface. De l'archéologie de l'homosexualité à l'actualité sexuelle », in L. Humphreys, *Le commerce des pissotières : Pratiques homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*, Paris, La Découverte, p. 5-10.
- GAGNON, J. H. et SIMON, W. S., 1973, *Sexual Conduct, The Social Sources of Human Sexuality*, Chicago, Adline.
- GAISSAD, L., 2000, « L'air de la nuit rend libre », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°87, p. 36-42.
- GAISSAD, L., 2006, *Une forme notoire de sexualité secrète : chronique territoriale du désir entre hommes dans le sud de la France*, thèse de doctorat de sociologie, Université de Toulouse II-Le Mirail.
- GEERTZ, G., 1984 [1973], *Bali. Interprétation d'une culture*, Paris, Gallimard.
- HOCQUENGHEM, G., 1980, *Le Gay Voyage. Guide homosexuel des grandes métropoles*, Paris, Albin Michel.
- HUMPHREYS, L., 2007 [1970], *Le commerce des pissotières : Pratiques homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*, Paris, La Découverte.
- JAURAND, E., 2005, « Territoires de mauvais genre ? Les plages gays », *Géographie et Cultures*, n°54, p. 71-84.
- JAURAND, E. et LEROY, S., 2010, « Le tourisme gay : aller ailleurs pour être soi-même ? », *EspacesTemps.net*, <http://espacestemp.net/document8000.html>
- KANDRASHOV, S., 2010, *Le bois de Boulogne. Première partie : Porte Dauphine... lieu où les rêves des homosexuels deviennent réalité*, Paris, Kandrashov Éditions.
- KOSOFSKY SEDGWICK, E., 2008 [1990], *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam.
- LEROY, S., 2009, « La possibilité d'une ville. Comprendre les spatialités homosexuelles en milieu urbain », *Espaces et Sociétés*, n°139, p. 159-174.

- LEROY, S., 2010, « “Bats-toi ma sœur”. Appropriation de l’espace public urbain et contestation de la norme par les homosexuels. L’exemple de la *Gay Pride* de Paris », *Métropoles*, n°8, <http://metropoles.revues.org/4367>
- LIESHOUT (von), M., 1997, « Leather Nights in the Woods : Locating Male Homosexuality and Sadoomasochism in a Dutch Highway Rest Area », in G. B. Ingram, A.-M. Bouthillette et Y. Retter (dir.), *Queers in space : Communities, Public Places, Sites of Resistance*, Seattle, Bay Press, p. 339-355.
- MENDÈS-LEITE, R. et PROTH, B., 1998, « L’itinéraire des désirs. Déambulations masculines sur les lieux de drague à Paris », *French Cultural Studies*, vol. 9, n°27, p. 367-383.
- MENDÈS-LEITE, R., PROTH, B. et BUSSCHER (de), P.-O., 2000, *Chroniques socio-anthropologiques au temps du sida. Trois essais sur les (homo)sexualités masculines*, Paris, L’Harmattan.
- POLLAK, M., 1982, « L’homosexualité masculine, ou : le bonheur dans le ghetto ? », *Communications*, n°35, p. 37-55.
- PROTH, B., 2002, *Lieux de drague. Scènes et coulisses d’une sexualité masculine*, Toulouse, Octarès.
- REDOUTEY, E., 2009, *Ville et sexualités publiques. Un essai d’ethno(géo)graphie*, thèse de doctorat d’urbanisme, Université Paris-Est Créteil, Institut d’Urbanisme de Paris.
- SCHINZ, O., 2002, « Pourquoi les ethnologues s’établissent en enfer ? Maîtrise de soi, maîtrise de son terrain », *ethnographiques.org*, n°1, <http://www.ethnographiques.org/2002/Schinz>
- SOULÉ, B., 2007, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches qualitatives*, vol. 27, n°1, p. 127-140.
- VERDRAGER, P., 2007, *L’homosexualité dans tous ses états*, Paris, Le Seuil/Les Empêcheurs de penser en rond.